

Un monde meilleur

Redire et gagner

Haevnen / In a Better World — Danemark 2010, 119 minutes

Julie Demers

Numéro 273, juillet-août 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64835ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Demers, J. (2011). Compte rendu de [Un monde meilleur : redire et gagner / *Haevnen / In a Better World* — Danemark 2010, 119 minutes]. *Séquences*, (273), 56–56.

Un monde meilleur

Redire et gagner

À Hollywood, les films sur la violence et le pardon rapportent. Il suffit de consulter la longue liste des nominations aux Oscars pour s'en persuader : l'Amérique raffole des histoires de vengeance dans lesquelles de jeunes innocents sont rescapés in extremis. Paul Haggis l'avait bien compris avec **Crash** : sans mettre en scène le sauvetage miraculeux d'une petite fille heurtée par une balle à blanc, la statuette lui aurait peut-être glissé entre les doigts. Décidément, l'Amérique n'aime pas les morts inutiles.

JULIE DEMERS

Que le film **Un monde meilleur** ait remporté les honneurs de l'Académie ne s'explique pas par l'intervention divine. Le scénario avait tout pour faire craquer la ville du cinéma : drame à la fois domestique et universel, il narre les tribulations de jeunes adolescents qui apprendront que la vengeance n'est pas la solution à tous les problèmes. À prémisse évidente, conclusion évidente : l'un des deux garçons sera gravement blessé par une bombe ; par miracle, il survivra.



Une enquête sociologique sur les origines du mal

Prévisible et moraliste, le dernier Bier ? Un tantinet – mais pas autant qu'ont pu le laisser croire certains journalistes américains. Au dire de ces derniers, l'oscarisé ne proposerait qu'une fable proprette où la famille danoise n'est jamais mise à mal. D'où provient le malentendu ? Une maîtrise limitée du danois permet déjà d'offrir une piste : *Haevnen* ne doit pas être traduit par « paradis », comme le suggère la traduction, mais par « vengeance ». Dans cette perspective, l'œuvre apparaît tout autre. Car Bier n'avance pas de solution pour faire advenir un monde meilleur ; elle propose une enquête sociologique sur les origines du mal.

Si la méthode d'investigation de Bier possède un caractère unique, ses résultats sont similaires. Entendons-nous bien là-dessus : **Un monde meilleur** se comprend comme une série de questions avant d'être une démonstration. Le drame s'évertue à révéler la part d'ombre de chacun de ses personnages, en particulier des plus lumineux. Pour Bier, point n'est besoin de s'attarder sur la psyché des monstres : mieux vaut découvrir ce qui se trame derrière le bleu d'un regard céleste. Cette corruption des anges, cette déconstruction d'un système tout blanc ou tout

noir laisse l'impression générale d'une indécision, d'une immense solitude et d'un désœuvrement caractéristique du cinéma nordique, entre autres celui de Bergman. Mais à la différence du Suédois qui fait naître cette atmosphère par les thèmes de la croyance et de la foi, Bier évacue tout questionnement religieux et se limite aux conséquences directes des actes, interrogeant au passage quelques présupposés. La brutalité peut-elle s'avérer utile ? Une violence préventive est-elle à envisager ? Quel est le type de guerre à considérer juste ? Dans un monde où tendre l'autre joue n'est pas forcément la conduite à adopter, le génie de Bier, qui rappelle en cela celui de Lars Von Trier, est de faire violence aux bonnes moeurs chrétiennes.

Amorcée depuis plusieurs années avec son scénariste Anders Thomas Jensen (**After the Wedding**, **Brothers**, **Open Hearts**), cette étude sur la perte emprunte largement aux films précédents ses thèmes et ses outils formels. Anton, assis dans la boîte arrière d'une camionnette, est photographié de la même manière que le soldat dans **Brothers** ; le plan des enfants qui courent à la traîne fait penser à celui des petits Indiens dans **After the Wedding**. Pour détailler son rapport et archiver les preuves, Bier fait grand emploi des gros plans décadrés sur des parties du corps et elle atteste, alternativement, de sa filiation avec Dreyer et de sa signature du Dogme. La cinéaste s'intéresse aussi à la nature en vue de dresser un parallèle entre le destin des bêtes et celui de ses protagonistes : les cadavres d'animaux côtoient chez elle, de façon allégorique, la morale des personnages. Les destinées humaines y sont mises côte à côte : à des sévices en Afrique répond un attentat au Danemark. Dans l'esprit de Bier, la violence est à la fois innée et cyclique, elle s'inscrit dans l'environnement comme dans la chair, tout participe d'un même tout.

En dépit de quelques commodités et d'un nombre de redites de style, la Danoise sort de son expérience avec plus d'un trophée. Bien rares sont ceux qui, après de telles récompenses, n'ont pas tenté de se plagier eux-mêmes. Reste donc maintenant à espérer que les lauriers obtenus conforteront favorablement la cinéaste et l'inciteront à quitter les sentiers battus. Entre clin d'œil subtil, rabâchage et pure paresse, la ligne n'est-elle pas mince ?

■ **HAEVNEN / IN A BETTER WORLD** | Danemark 2010, 119 minutes — Réal. : Susanne Bier — Scén. : Anders Thomas Jensen — Images : Morten Søborg — Mont. : Pernille Bech Christensen, Morten Egholm — Mus. : Johan Söderqvist — Son. : Lars Rasmussen — Dir. art. : Peter Grant — Cost. : Manon Rasmussen — Int. : William Jønkh Nielsen (Christian), Markus Rygaard (Elias), Mikael Persbrandt (Anton), Trine Dyrholm (Mariannel), Ulrich Thomsen (Claus) — Prod. : Sisse Graum Jørgensen — Dist. : Métropole.